

Isabelle Brouard-Arends et Laurent Loty (dir.),
Littérature et engagement
pendant la Révolution française
Rennes, Presses universitaires de Rennes,
coll. « Interférences », 2007, 200 p.

Geneviève Boucher
Université d'Ottawa

Si elle sort de l'ombre depuis une vingtaine d'années, la littérature de la Révolution française a longtemps été négligée au profit des événements politiques, comme si l'urgence de l'action reléguait au second plan l'activité littéraire. Des travaux récents sont parvenus à renverser ce préjugé et à mettre en

valeur la richesse littéraire de cette période transitoire entre les Lumières et le romantisme. Il s'agit désormais non pas de nier l'importance du politique, mais bien d'évaluer dans quelle mesure les œuvres littéraires, par leurs thèmes, par leur forme et par les représentations qu'elles offrent, s'inscrivent (ou non) dans ce mouvement de transformation sociale. C'est ce que cherche à faire cet ouvrage collectif consacré à la question de l'engagement de la littérature de cette période.

Les responsables de l'ouvrage, Isabelle Brouard-Arends et Laurent Loty, prennent soin de souligner que la fonction sociale de l'écrivain à la Révolution est en continuité avec l'idéal des Lumières. Le XVIII^e siècle voit effectivement l'émergence d'une figure de l'écrivain « engagé » socialement, c'est-à-dire responsable d'*agir* sur le monde par ses écrits et de contribuer à une certaine forme de justice sociale. Au moment où se constitue l'opinion publique, l'écrivain ne peut concevoir son art en dehors de la sphère publique. Cela est encore plus vrai pendant la Révolution : la littérature exalte la régénération et entend bien contribuer à la mettre en œuvre. La fiction littéraire alimente ainsi la virtualité du monde rêvé. Selon Laurent Loty, la Révolution serait le point culminant de la figure de l'écrivain engagé, car la période suivante verra l'émergence d'une littérature conçue au contraire comme une « pratique purement esthétique » (p. 17). C'est à la mise en texte de cette fonction sociale de l'écrivain que sont consacrés les huit articles de ce collectif. La question directrice est la suivante : qu'est-ce que l'engagement à la Révolution? Par quels moyens les œuvres littéraires qui y sont produites comptent-elles *agir* sur le monde?

La première partie de l'ouvrage est consacrée au théâtre, genre qui connaît une expansion fulgurante au début de la période révolutionnaire et auquel on confie une mission à la fois spéculaire (les pièces sont un miroir des événements politiques) et pédagogique (elles doivent éduquer le peuple et contribuer à la création de « l'homme nouveau »). Serge Bianchi s'intéresse d'abord au théâtre de l'an II, qui est représentatif des tensions politiques de l'heure et de l'engouement révolutionnaire. L'auteur recense l'engagement politique des auteurs, des pièces, des acteurs et des spectateurs, éléments qui, combinés, font du théâtre un « espace politique singulier » (p. 39). Anticipant sur les luttes politiques, le théâtre de l'an II verrait s'opposer deux formes concurrentes, le modèle jacobin et le modèle « sans-culotte », jusqu'à ce que les deux soient évacués après Thermidor. Ces deux modèles posent la question essentielle du dialogue établi entre le théâtre et le peuple, qu'il s'agit soit d'éduquer, soit de glorifier. Martial Poirson explore lui aussi l'inscription politique du théâtre révolutionnaire, mais il aborde l'engagement par le biais des décalages temporels propres à la littérature. Son analyse porte sur la pièce *Paméla ou la Vertu récompensée* de François de Neufchâteau, écrite en 1788 et représentée en 1793, de même que sur les différents projets pédagogiques de l'auteur, qui prône l'implication sociale de l'homme de lettres. La démarche de Poirson est double : dans un premier temps, il établit la généalogie du scandale du spectacle (la pièce connaît d'abord un énorme succès, puis est considérée comme réactionnaire), puis il s'intéresse à l'archéologie du scandale : malgré son intention révolutionnaire, la pièce, écrite en 1788, demeure décalée par rapport à l'actualité de 1794, de telle sorte que son engagement

est considéré comme insuffisant, et même comme contre-révolutionnaire.

Dans un deuxième temps, l'ouvrage interroge les rapports entre la fiction et la littérature juridique. Dans un article sur les modes d'engagement de l'utopie, Anne-Rozen Morel explore les fictions utopiques de Beffroy de Reigny et cherche à comprendre en quoi le recours à cette forme littéraire sert l'engagement politique de l'auteur. L'utopie, qui permet l'expression idéalisée des principes révolutionnaires, deviendrait chez lui « un véritable mode de pensée et d'appréhension du monde » (p. 88). Philippe Corno, quant à lui, étudie les représentations du divorce dans le théâtre révolutionnaire. Plus qu'un banal thème, le divorce s'inscrit dans la mouvance régénératrice dans la mesure où, interdit sous l'Ancien Régime, on l'autorise sous la Révolution. La question du divorce renvoie au renouvellement législatif et à la laïcisation de la juridiction : il n'est donc pas neutre pour un dramaturge de le mettre en scène. Le divorce agit également comme métaphore de la division politique : il sert à représenter la rupture révolutionnaire et les « tensions non plus conjugales mais nationales » (p. 99).

La troisième partie de l'ouvrage aborde les liens entre la littérature et la science : dans un contexte d'autonomisation des disciplines, les rapports concurrentiels que la littérature entretient avec la science permettent de saisir les inflexions de la notion d'engagement. Joël Castonguay-Bélanger retrace les tensions entre deux modèles intellectuels au tournant des Lumières, celui de l'écrivain-philosophe éclectique et engagé socialement et celui du savant spécialiste. Dans le contexte prérévolutionnaire, le domaine scientifique s'autonomise et se

dissocie de la sphère littéraire : plusieurs écrivains accusent alors de désengagement moral et politique les scientifiques dont les travaux ne sont pas directement utiles aux citoyens. Ce discours sur le désengagement des savants est récupéré à la Révolution, et ce, malgré l'engagement politique substantiel dont font preuve de nombreux savants. Cette représentation stéréotypée du désengagement social des scientifiques contribuera d'ailleurs « à une nouvelle distribution des rapports entre les sciences exactes et ce qui est alors en voie de devenir les "sciences de l'homme" » (p.118). Julia V. Douthwaite explore ensuite les interactions entre la littérature et la science, considérée par l'opinion comme non démocratique (« La République n'a pas besoin de savants », aurait affirmé Fouquier-Tinville). Plus précisément, l'auteure s'intéresse à la manière dont les œuvres de Henri Decremps et de François-Félix Nogaret réfléchissent les controverses scientifiques de la période révolutionnaire.

Enfin, une quatrième section s'intéresse aux engagements minoritaires, c'est-à-dire à ceux qui sont en rupture avec les positions majoritaires de leur temps. C'est d'abord l'engagement féministe qui est abordé dans l'article de Huguette Krief, à travers les œuvres d'Olympe de Gouges, de Germaine de Staël et de Constance Pipelet. Si le discours régénérateur de la Révolution suscite d'abord l'espoir des femmes écrivains, ces dernières se voient rapidement exclues du champ politique et renvoyées à la sphère privée. L'engagement en faveur des droits des femmes devient ainsi un engagement minoritaire, réputé contredire le nouvel ordre social de la République. Yves Citton aborde également un engagement minoritaire, celui du poète André Chénier, dont la critique fait souvent un contre-révolutionnaire bien qu'il ait été

favorable à la Révolution. La thèse de Citton est la suivante : Chénier, tout anti-jacobin qu'il était, s'est fortement engagé pour la Révolution, mais il l'a fait en refusant de monter dans l'arène où avaient lieu les combats. Son engagement « a consisté à *refuser de s'engager dans tout mouvement collectif qui ressemblerait à un parti* » (p. 183, c'est l'auteur qui souligne) : cette position invite à revoir l'idée selon laquelle il ne serait possible de s'engager que dans des partis préexistants. Selon Citton, « les interventions politiques qui comptent le plus ne sont pas celles qui se bornent à choisir entre des alternatives déjà données, mais celles qui conduisent à rejeter leurs présupposés communs, à faire appel à un "dehors", à un "extérieur" pour faire advenir un virtuel masqué et obstrué par les (fausses) alternatives déjà mises sur la table » (p. 183). De surcroît, l'ambivalence de l'engagement politique de Chénier recoupe celle de sa pratique poétique, tendue entre le classicisme et la marginalité.

Comme tout collectif, cet ouvrage a ses maillons faibles : il comporte quelques articles qui pèchent par approximation, par superficialité ou par raccourci conceptuel. L'article de Julia V. Douthwaite, par exemple, soulève des questions intéressantes, mais pose problème sur le plan méthodologique : l'objet étant plus ou moins bien défini, l'on comprend mal quelle conception de l'engagement est mise de l'avant. De plus, les sources sont souvent incertaines : l'auteure accorde beaucoup d'importance aux échos et aux rumeurs (les « il paraît que... » et les « on rapporte que... » foisonnent dans son texte), mais elle ne précise pas si ces anecdotes ont été avérées ou non par les historiens. La contribution d'Anne-Rozenn Morel a quant à elle le mérite de mettre en lumière l'œuvre d'un auteur peu connu, mais la notion d'engagement, prise comme allant de

soi, y est insuffisamment problématisée. De plus, il y aurait eu lieu, dans un article portant sur l'utopie, de définir davantage les paramètres (poétiques, idéologiques) de ce genre littéraire et de tenir compte de la distinction essentielle entre l'utopie et l'uchronie, genre qui renforce le caractère programmatique de l'œuvre, dans la mesure où les réformes souhaitées sont réalisées dans le temps et non plus dans un « non-lieu ».

Cela étant dit, l'ambition globale de ce collectif est appréciable. Cet ouvrage manifeste une volonté forte de renouveler les études sur le corpus révolutionnaire en abordant conjointement la littérature et l'histoire politique. L'originalité des thèmes et des perspectives abordés est représentative du dynamisme de la nouvelle génération de chercheurs qui, depuis une vingtaine d'années, tente de jeter une lumière nouvelle sur cette littérature qui a été si longtemps négligée par la critique. Une ombre, cependant, apparaît au tableau : comme leurs prédécesseurs, la plupart des auteurs de cet ouvrage se montrent peu ouverts aux approches critiques développées à l'extérieur de la France, et notamment aux États-Unis. On s'étonne, par exemple, que Laurent Loty, établissant un rapprochement entre la Révolution française et la Révolution russe, ne fasse référence qu'à François Furet et nullement à Arno Mayer, qui a pourtant consacré un ouvrage important à la question¹. De même, lorsque Philippe Corno aborde la thématique du divorce et les enjeux à la fois familiaux et politiques qui y sont liés, on est surpris de ne trouver aucune référence aux travaux de Lynn Hunt, et notamment à *The*

¹ Arno J. Mayer, *The Furies. Violence and Terror in the French and Russian Revolutions*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2000.

*Family Romance of the French Revolution*² qui explore précisément ce sujet.

Malgré ces quelques bémols, ce collectif a le mérite de jeter un éclairage intéressant sur la participation de la littérature à la régénération politique. Il permet également de faire une mise au point sur le concept d'engagement et, surtout, sur son applicabilité à la période révolutionnaire. Loin d'aborder naïvement cette notion théorisée par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?*, les auteurs la problématisent et la redéfinissent en fonction du contexte spécifique qui est celui du tournant des Lumières. Ils évitent ainsi (pour la plupart du moins) l'anachronisme qui consisterait à aborder les œuvres du passé à l'aide de catégories forgées à notre époque. La notion d'engagement, telle qu'elle a été définie par Sartre, est difficilement applicable à la période de la Révolution française, car elle repose sur une distinction entre l'implication idéologique et le projet esthétique, distinction qui n'est envisageable qu'après l'autonomisation du champ littéraire au XIX^e siècle. Non seulement penser un sujet désengagé n'est possible qu'après le romantisme, mais le repli esthétique de la littérature sur elle-même ne survient que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. C'est ce que résume très bien Philippe Corno : la conception sartrienne de l'engagement n'a pas de pertinence au XVIII^e siècle, car, sous l'Ancien Régime, il n'est pas concevable qu'une œuvre soit « désengagée » ou repliée sur elle-même (p. 91). Est-ce à dire que toutes les œuvres de l'Ancien Régime sont engagées? Certainement pas. Corno définit les paramètres selon lesquels une œuvre du XVIII^e siècle peut

² Lynn A. Hunt, *The Family Romance of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1992.

être considérée comme engagée : le premier paramètre touche l'auteur et implique que son intention politique soit clairement revendiquée dans des discours extérieurs à l'œuvre; le second paramètre concerne le récepteur (le lecteur ou le public) et sa perception de l'œuvre, dont il tire ou non un message idéologique. C'est dans cette double perspective que la plupart des auteurs de ce collectif abordent l'engagement.

Mais qu'en est-il de l'esthétique? Le pragmatisme de l'engagement commande-t-il de la rejeter, conformément à l'alternative établie par Sartre, ou, au contraire, l'esthétique peut-elle être pensée comme partie prenante de l'engagement? Peu d'auteurs de ce collectif intègrent un véritable examen de l'esthétique à leur réflexion sur l'engagement. La majorité d'entre eux abordent l'engagement soit par la posture de l'auteur, soit par le contenu idéologique explicite des textes, soit encore par la réception des œuvres. Sans aller jusqu'à affirmer que l'esthétique et l'engagement s'excluent mutuellement, leur méthodologie suggère donc qu'il n'y a pas lieu de les raccorder. Seul l'article d'Yves Citton, qui clôt l'ouvrage, inclut véritablement l'esthétique à la réflexion sur l'engagement. En déconstruisant le dualisme opposant l'engagement et les préoccupations esthétiques, il permet de briser l'alternative sartrienne selon laquelle un écrivain serait *soit* engagé socialement, *soit* investi dans une démarche esthétique. Non seulement Citton relie les positions idéologiques ambivalentes d'André Chénier au dynamisme de son esthétique, mais il définit l'engagement du poète comme une attitude qui relève de l'affect, du senti, bref de l'expérience esthétique :

Chénier nous invite à penser la politique en termes de sensibilité plutôt qu'en termes d'action. Avant de pouvoir décider de s'engager dans telle ou telle action, il faut

préalablement en avoir *senti* la nécessité. [...] Préalablement aux questions de l'*action* politique se posent donc des questions sur la sensibilité, la capacité à percevoir — des questions relatives à l'*aisthesis* : quelques décennies seulement après que Baumgarten a proposé ce néologisme, c'est donc dans le domaine de l'*esthétique* que Chénier nous invite à situer la réflexion politique. (p. 176-177)

C'est pourquoi l'engagement de Chénier prend la forme d'une « écriture de la souffrance »; il passe d'abord et avant tout par la compassion, la souffrance pour autrui et le gémissement élégiaque. En pensant l'engagement *dans* l'esthétique, Citton nous invite à considérer sous un nouvel angle les liens entre la littérature et la politique; il brise du même coup le dualisme qui a longtemps justifié l'exclusion de la littérature des recherches sur la Révolution française.